

CHAPITRE II

Départ de Vera-Cruz. — Le voyage en caravane préféré au voyage en diligence. — Pourquoi? — Traversée des *tierras calientes*. — Arrivée aux *tierras templadas*. — Aspect de cette région. — Productions. — Habitants. — Xalapa. — Première vue des Cordillères. — Le plateau de l'Anahuac. — Culture de l'aloès. — Boisson appelée *pulque*, tirée de cette plante. — Manière de fabriquer cette boisson. — Arrivée à Perote et aux *tierras frias*. — Route de Perote à Puebla de los Angeles.

La visite de nos bagages et des marchandises de M. Rouger étant terminée, nous voulûmes profiter d'une petite caravane d'*arrieros* (muletiers) qui partaient dans la nuit pour Mexico. Nous fûmes donc forcés d'abandonner notre projet de pèlerinage à l'île des Sacrifices.

Il existe un autre mode de transport plus rapide et plus économique : ce sont les diligences établies depuis quelques années, entre Vera-Cruz et Mexico, par une société d'Américains des États-Unis. Mais, d'un côté, M. Rouger ne voulait pas se séparer de ses marchandises, qui ne pouvaient être transportées qu'à dos de mulets ;

de l'autre, le voyage en caravane offre plus de sécurité qu'en diligence, car je n'ai pas encore parlé d'une autre espèce de fléau fort commun au Mexique : ce sont les brigands qui infestent les grandes routes, et qui dévalisent presque journellement les diligences, tandis qu'ils n'attaquent jamais, ou presque jamais, les voyageurs réunis en caravane, parce qu'ordinairement ceux-ci sont mieux armés. D'ailleurs, il y a une autre raison de cette *préférence* accordée aux diligences par *los señores ladrones* : c'est que celles-ci sont une innovation, une entreprise antinationale, exploitée par des étrangers, au grand préjudice des muletiers et des conducteurs de litières, qui seuls exerçaient autrefois le monopole du transport sur cette route. Aussi n'est-il pas rare, dit-on, de rencontrer parmi les dévaliseurs de diligences des *arrieros* que la concurrence des voitures publiques rend inoccupés, et qui s'en vengent en employant leurs loisirs forcés à voler les pratiques de leurs rivaux.

Notre caravane se composait de huit voyageurs à cheval : cinq Français (nous avons recruté trois compatriotes à Vera-Cruz), deux Anglais et un Écossais. Chacun de nous était armé d'une carabine et de pistolets ; les Anglais avaient en outre des revolvers ; mais nos *arrieros* nous assuraient que toutes ces précautions

étaient inutiles, et que nous ne serions pas attaqués. Comment le savaient-ils ? Le fait est que nous n'aperçûmes pas l'ombre d'un voleur pendant tout le trajet. Nos muletiers avaient-ils réellement fait un pacte avec les voleurs ? Je n'oserais ni le nier ni l'affirmer.

La route de Vera-Cruz à Mexico donne une idée des climats tranchés et des cultures diverses du Mexique ; car elle parcourt les trois grandes zones qui partagent cette vaste contrée. Tout l'espace compris entre Vera-Cruz et Xalapa, notre première grande étape, appartient à la région des terres chaudes, *tierras calientes*, région qui produit le sucre, le coton, l'indigo, la banane, tous les fruits et les végétaux des tropiques, et, de plus, par une triste compensation, la fièvre jaune. Aussi nous nous hâtons de traverser cette contrée brûlante et pestilentielle. On relayait les mulets et les chevaux après vingt à vingt-quatre kilomètres de marche, avec des mulets et des chevaux de rechange qui, à cet effet, accompagnaient notre caravane. Notre première halte eut lieu à Santa-Fé, à vingt-huit kilomètres de Vera-Cruz ; la seconde, vingt kilomètres plus loin, près le *puente de Rey* (pont du Roi), aujourd'hui *puente Nacional*. Ce pont, construit en pierres, est remarquable par sa longueur et son architecture.

Ce n'est qu'à quelques kilomètres de Xalapa que les *tierras calientes* cessent, et que l'on entre dans les *tierras templadas* (région tempérée), qui en même temps forment les limites de l'empire de la fièvre jaune.

A mesure que nous montions, l'air devenait plus léger, tout changeait : physionomie du pays, aspect du ciel, port des plantes, genre de culture. La route montait à travers un fouillis de végétation d'un aspect tout nouveau pour moi. Respirant à l'aise, libre des pensées de mort qui n'avaient cessé de me poursuivre à travers les *tierras calientes*, je jouissais avec bonheur du merveilleux spectacle qui s'offrait à mes regards. La route serpentait à travers les plus riches plantations ; on pouvait se croire au milieu d'un jardin orné de tous les végétaux des tropiques : les bananiers, les orangers, les cannes à sucre présentaient une végétation vigoureuse. Le palma-christi, aux énormes et larges feuilles à plusieurs pointes, s'élève ici presque à la hauteur des arbres, et les haies sont couvertes d'un liseron aux fleurs d'un bleu éclatant, qui serpente au milieu de ronces épineuses : c'est le fameux *convolvulus jalapa*, dont la racine fut communiquée par les Indiens aux Européens comme un des purgatifs les plus énergiques, et qui est généralement connu sous le

nom de jalap. Cette plante est d'une abondance extraordinaire, et forme un des plus beaux ornements de la vallée à laquelle elle a donné son nom.

De loin en loin j'apercevais des habitations indiennes, avec leurs murs à claire-voie ; sur la route des hommes à pied et à cheval passent enveloppés dans leur *sarapé* rayé (espèce de manteau), et ayant par-dessus leur pantalon un pantalon plus large et ouvrant sur les côtés. D'autres portent des fardeaux sur la tête. Hommes et femmes, la plupart du temps, courent ainsi chargés. On dit même qu'ils ont besoin d'un fardeau pour bien courir, et que, quand ils accompagnent une voiture remplie de bagages, ils ont coutume de prendre une malle et de la mettre sur leurs épaules pour se tenir en haleine. Une pauvre Indienne, outre le fardeau retenu par une courroie qui lui serre le front, porte sur son dos, enveloppé dans un linge, son enfant, dont on voit passer les petits pieds.

Pendant que mon esprit était distrait par la variété de ces spectacles, la ville de Xalapa ou Jalapa (l'X et le J se prononcent de même en espagnol) m'apparut tout à coup au milieu d'une percée ; ses blanches maisons semblaient sortir des arbres et s'opposer en lumière sur

l'azur du Nauhcampatepetl, ou de la montagne appelée le Coffre de Perote, nom plus facile à retenir que l'interminable mot indien que j'ai cité d'abord¹.

Quelques instants après nous fîmes notre entrée dans cette ville, qui passe à juste titre pour un des séjours les plus sains et les plus agréables du Mexique ; la température y est délicieuse : jamais de chaleur accablante ni de froid intense. Les environs de la ville offrent les points de vue les plus magnifiques et les plus étendus, tant sur les Cordillères, dont les pics glacés du Coffre de Perote et de l'Orizaba (en indien Citatlpetl)² forment les plus grands ornements, que sur l'immense plaine des *tierras calientes*.

La ville de Xalapa ne compte guère que neuf mille habitants. Elle n'offre aucun monument remarquable, si ce n'est le couvent des franciscains, qui à lui seul forme comme une petite ville renfermée dans la grande. « Sa construction date d'une époque reculée ; c'est une archi-

¹ Le Nauhcampatepetl, ou Coffre de Perote, est une montagne porphyrique élevée de quatre mille quatre-vingt-neuf mètres au-dessus du niveau de la mer. Elle représente à son sommet un sarcophage antique, surmonté à une de ses extrémités d'une pyramide. C'est cette configuration, qui ressemble aussi bien à un coffre qu'à un cercueil, qui lui a fait donner le nom de Coffre de Perote.

² Le Citatlpetl ou Orizaba a cinq mille deux cent quatre-vingt-quinze mètres au-dessus du niveau de la mer.